

Introduction

Souvenirs lancinants

L'importance tragique de l'islam dans le sous-continent indien m'est apparue pour la première fois à l'automne 1965, lors de la deuxième guerre indo-pakistanaise. Je commençais alors mon enquête ethnologique sur les minorités musulmanes du Népal. Ce pays était à l'écart de cette guerre, et pourtant les musulmans qui y vivaient étaient dans l'angoisse de représailles hindoues. Le chef du village, un musulman de la caste des fabricants de bracelets de verre, avait passé une partie de sa vie comme travailleur émigré à Calcutta. Dans ses conversations, il évoquait moins la guerre présente que les événements de 1945-47 qui entraînèrent la « partition » de l'Inde britannique en deux dominions, l'Union indienne à majorité hindoue et le Pakistan à majorité musulmane (qui se scinda en 1971 entre le Pakistan et le Bangladesh). La Partition entraîna les pires horreurs qu'ait jamais connues le sous-continent : 300 000 à 500 000 morts et 10 à 15 millions de personnes déplacées sur une population totale d'environ 400 millions, soit au

moins 2,5 % des personnes déplacées et pas loin d'une sur mille de tuée. Ces chiffres à l'échelle du sous-continent traduisent mal la densité des atrocités qui furent localisées surtout près de la nouvelle frontière, notamment à l'ouest dans la province du Panjab qui fut alors divisée entre l'Inde et le Pakistan : on assista de part et d'autre à une véritable purification ethnique, un « nettoyage » (*safâ'î*) comme on disait déjà à l'époque. Le chef de village avait été lui-même témoin à Calcutta en 1945 de la « grande tuerie » (*great killing*) qui fit une dizaine de milliers de morts en majorité musulmans ; il n'avait sauvé sa peau qu'en se déguisant en moine bouddhiste népalais, blotti dans un train et récitant frénétiquement son rosaire.

Presque trente ans plus tard, en janvier 1993, j'arpentais les ruelles de la vieille Delhi, ancienne capitale des empereurs moghols, pour une enquête sur les madrasas*. La situation était tendue. Des soldats en armes patrouillaient dans les rues qui furent bientôt interdites par un couvre-feu : le gouvernement craignait des émeutes antimusulmanes. En effet, le mois précédent, les nationalistes hindous avaient démoli la mosquée d'Ayodhya – attribuée à l'empereur Babur (1526-1530), fondateur de l'empire moghol – pour reconstruire le temple hindou qui aurait prétendument existé à cet endroit et entamer un processus de déislamisation de l'Inde. Ils avaient ainsi provoqué une vague d'affrontements entre les communautés hindoues et musulmanes en Inde, au Pakistan et au Bangladesh ; des émeutes antimusulmanes se poursuivaient encore à Bombay. Le même fait me frappa de nouveau : mes interlocuteurs musulmans, plu-

* Le lecteur trouvera un glossaire en fin d'ouvrage, p. 363.

tôt que d'évoquer la situation présente, rappelaient compulsivement les malheurs de la Partition.

Ces anecdotes nous en avertissent : la présence musulmane – qui est massive – et les relations entre hindous et musulmans – qui sont marquées par une tension parfois explosive – doivent être pensées à l'échelle du sous-continent, sans négliger les petits pays comme le Népal et Sri Lanka. Pour cela, il faut se situer dans une perspective historique où le point fort de la Partition est le résultat – pas forcément inéluctable – de treize siècles d'histoire commune.

Une présence massive

Le sous-continent sera donc considéré ici comme un tout, à la manière de l'Inde – ou des Indes, comme on disait naguère – des époques musulmane et britannique. Il déborde même vers l'ouest sur l'Afghanistan par où a transité une grande part de son héritage islamique, et qui reste en symbiose avec le Pakistan, comme l'a montré l'épisode récent des talibans. L'islam indien a débordé à l'est sur la Birmanie – qui fut d'ailleurs un moment annexée à l'Inde britannique et attira alors des milliers de travailleurs musulmans indiens et népalais : le principal port du Bangladesh, Chittagong, est en terre birmane ; la province birmane limitrophe, l'Arakan, est en partie convertie à l'islam. Nous nous restreindrons ici, pour les statistiques notamment, aux sept unités politiques que les géographes et politologues rattachent aujourd'hui au sous-continent indien – qu'on appelle aussi, à la mode anglo-saxonne, Asie du Sud. Ce sont

INTRODUCTION

en ordre décroissant de population : l'Inde, le Pakistan, le Bangladesh, le Népal, Sri Lanka, le Bhoutan et les Maldives.

Ces pays connaissent des clivages religieux. L'hindouisme domine massivement et impose ses classifications ; il est très largement majoritaire en Inde et au Népal, avec environ 800 millions d'adeptes. Les autres confessions, selon les conceptions hindoues qui s'imposent dans le sous-continent, se répartissent entre « religions autochtones » et « religions étrangères ». Les premières restent dans l'orbite de l'hindouisme et sont encore considérées comme hindoues dans le droit de l'Inde et du Népal ; elles comprennent nettement deux catégories. D'abord, les sectes apparentées à l'hindouisme, dont la plus nombreuse est le bouddhisme : ce dernier a disparu du cœur de l'Inde où il est pourtant né (sauf conversions récentes d'intouchables) ; mais il est majoritaire à Sri Lanka et au Bhoutan. Il y a des minorités bouddhistes au Népal, sur les marges septentrionales de l'Inde et dans la province de Chittagong dans l'est du Bangladesh. Les deux autres sectes nées dans le même creuset que l'hindouisme sont limitées à l'Inde : celle des jaïns de la côte occidentale, aussi ancienne que le bouddhisme ; celle des sikhs du Panjab, qui a pris naissance au xv^e siècle au contact des musulmans¹. La seconde catégorie autochtone est celle des religions animistes (dites aussi « tribales ») : elles ont précédé l'hindouisme et le bouddhisme, dont il est difficile de les distinguer statistiquement faute de personnalité juridique. Il y a quatre religions étrangères. Deux groupes sont très peu représentés : les zoroastriens ou parsis de l'Inde occidentale, héritiers de l'Iran préislamique, qui ont fait fortune dans l'industrie sous les Britanniques,

INTRODUCTION

notamment à Bombay et à Karachi ; les juifs du Kerala, sur la côte sud-ouest de l'Inde, qui sont en voie de disparition après des migrations massives en Israël. Les deux autres communautés ont un poids statistique et politique certain, quoique inégal : les chrétiens, présents dans tous les pays, représentent environ 2,5 % de la population totale² ; enfin, les musulmans, bien plus nombreux, objet de notre étude.

Un regard sur les statistiques (tableau 1, où les pays sont classés en pourcentage décroissant de la population musulmane) et leur représentation graphique (carte 1) permettra de se faire une idée plus précise de leur masse et de leur répartition géographique. Ce qui frappe d'abord c'est la masse de ces musulmans : 400 millions en chiffres ronds, ce qui est énorme, si l'on songe que le nombre total des musulmans du monde tourne autour de 1,2 milliard : ceux qui vivent dans le sous-continent en constituent le tiers et forment la plus grande masse musulmane du monde ; ils sont en effet deux fois plus nombreux que les 200 millions de fidèles de l'Indonésie, qui passe pour le plus grand pays musulman du monde. Le centre de gravité démographique du monde musulman se trouve donc dans l'Asie méridionale qui – si l'on ajoute la Malaisie, l'autre pays musulman de l'Insulinde, au sous-continent indien et à l'Indonésie – comprend plus de la moitié des fidèles de cette religion ; plus précisément, ce centre se trouve dans le nord du sous-continent indien où vivent la majorité des musulmans de l'Inde ainsi que ceux du Pakistan et du Bangladesh.